

BALADE AVEC LA FÉDÉRATION JURASSIENNE

« LE CONGRÈS RÉUNI À SAINT-IMIER DÉCLARE
QUE LA DESTRUCTION DE TOUT POUVOIR POLITIQUE
EST LE PREMIER DEVOIR DU PROLÉTARIAT ;
QUE POUR ARRIVER À LA RÉVOLUTION SOCIALE,
LES PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS DOIVENT
ÉTABLIR LA SOLIDARITÉ DE L'ACTION
RÉVOLUTIONNAIRE. »

– LA SOCIÉTÉ FUTURE, DIT BAKOUNINE,
NE DOIT ÊTRE RIEN D'AUTRE QUE L'EXTENSION
DE L'UNIVERSALITÉ DE L'ORGANISATION QUE
L'INTERNATIONALE SE SERA DONNÉE.
NOUS AIMONS LA LIBERTÉ AU POINT DE LA VOULOIR
COMPLÈTE ET ENTIÈRE :
NOUS EN VOULONS LA RÉALITÉ ET NON L'ILLUSION.
IL N'Y A DONC AUCUN AUTRE MOYEN POUR
ÉMANCIPER LE PEUPLE ÉCONOMIQUEMENT,
POUR LUI DONNER BIEN-ÊTRE ET LIBERTÉ, QUE
L'ABOLITION DE L'ÉTAT, DE TOUS LES ÉTATS.

EN COMPAGNIE DE MARIANNE ENCKELL
ET DE QUELQUES AUTEURS CHOISIS

LETTRE ADRESSÉE PAR ALCIDE DUBOIS, membre de la Fédération jurassienne,
section du district de Courtelary, âgé de cinquante ans
À JACQUES GROSS, membre de la Fédération jurassienne, section de Boncourt,
vivant à cette époque à Genève

Saint-Imier, le 28 Janvier 1906

Mon cher Jacques,

[...] J'ai du travail et donc nous tant bien que mal les deux bouts et me trouve encore heureux de ne pas être tourmenté d'avantage par le déprimant souci de vivre. Ayant recueilli une vieille parente, nous sommes cinq en ménage, vraie communauté dans laquelle chacun apporte sa quote part, mais hélas aussi ses appétits. Ma femme est toujours vaillante et dévouée et mes deux grands fils me donnent toute la satisfaction relative qu'un bon père comme je le suis peut recueillir dans la condition où je vis. L'ainé bûche ferme à mes côtés en remâchant des projets chimériques, le cadet a fini son apprentissage en mai et est déjà un typo émérite. Tous les deux sont doués d'un amour-propre excessif et sont très fiers d'être les fils d'un libéraire de marque... dans mon exigu milieu, bien entendu ! Mais comme tous les fils d'anarchos éprouvés par les représailles, ils ne sont guère enclins à s'épuiser en sacrifices. C'est fatal : les deux m'ont vu à travers les grilles d'une prison et bien jeunes ils ont connu la canaillerie bourgeoise... et ouvrière aussi.

Quant à moi, je vieillis et je change. Je n'en suis pas, certes, à brûler ce que j'ai adoré, attendu que le plus beau sort pour moi, et celui que j'envie, serait de crever dans la tourmente révolutionnaire, mais est-ce un effet de la maladie, des réflexions ou simplement de l'âge, je subis l'atroce tourment d'être constamment mécontent de ce qui se fait, de ce qui s'écrit surtout, et d'envisager un tas de choses sous un angle différent de celui de mes années d'enthousiasme. Il ne faut pas m'en vouloir car tu y es bien pour quelque chose. À notre prochaine rencontre, que je désire ardemment parce qu'avec toi je puis être sincère sans passer pour un hérétique, nous parlerons de tout ce qui me tourmente, du syndicalisme, de l'antimilitarisme, de la guerre probable, de ceux qui écrivent trop et qui écrivent mal. Nous évoquerons ceux qui ne sont plus, nos vénéralités à nous, ceux que la foule des hâbleurs et des faux savants n'ont pas remplacés — car nous diminuons — et parmi tous les bruits de crécelles et de faux bourdons, nous tâcherons de démêler le clairon de la vérité. Surtout nous tâcherons de savoir pourquoi nous savons si peu parler à l'âme du peuple, et pourquoi la Beauté Anarchie ne resplendit pas.

[...] Je n'ai pas abandonné ma monographie de Saint-Imier qui prend décidément bonne allure, mais je la veux soignée et documentée et pour cela il me faut du temps.

La réaction que tu m'annonces contre Bertoni et Herzog ne m'étonne pas. Elle existe partout identique. Pourquoi ??? Pourquoi attirons-nous sur nos têtes même les colères de la Plèbe ?

un certain printemps 08, à Saint-Imier et dans les environs

À te voir avec bonheur pour parler de tout cela

Ton dévoué et affectionné Alcide

À peine le porte-drapeau avait-il quitté le parvis que des types costauds se précipitèrent sur lui, lui arrachant la bannière et emportant leur butin. Weissenbach les vit déchirer le trophée et le partager. Entouré et pressé par la foule, le cortège se mit en marche pour immédiatement subir une déroute totale. Certains travailleurs jetèrent leur flambeau et partirent.

Seul le porte-drapeau restait calme. Il déboutonna sa chemise, retirant une toile rouge entourant son torse. De la jambe de son pantalon, il sortit un bâton et y fixa la toile.

Les manifestants éclatèrent de rire. [...]

Lorsque par des chemins différents ils furent arrivés au restaurant Mattenhof, ils constatèrent que plus de deux cents personnes avaient répondu à l'appel de la commémoration de la Commune de Paris.

– Ce soir, notre orateur sera Adhémar Schwitzguébel, du val de Saint-Imier. Puis nous écouterons la chorale et nous ferons passer la corbeille pour la quête, car notre caisse est vide avec la propagande que nous avons faite pour notre fête. Adhémar, à toi.

(Jürgen Alberts, *L'anarchiste de Chicago*, Série noire 2478)

Après le discours, la chorale a peut-être bien entonné La Jurassienne (sur des paroles de Charles Keller et une musique de James Guillaume, 1873) :

Nègre de l'usine,
Forçat de la mine,
Ilote du champ,
Lève-toi, peuple puissant :
Ouvrier, prends la machine !
Prends la terre, paysan !

Grâce à Espace Noir, grâce à Mémoire d'ici et à d'autres, la fière tradition des ouvriers horlogers jurassiens a retrouvé sa place au centre de Saint-Imier. Il n'y a pas si longtemps, quand on descendait de La Chaux-de-Fonds à Bienne, il fallait être attentif pour trouver une trace du passé ouvrier militant du Vallon : une pièce d'archive à Sonvilier, l'enseigne pâle du Restaurant de la Clef donnaient de faibles signes à l'historienne débutante que j'étais, mais la chronique de la Fédération jurassienne était profondément enfouie sous la légende. Voyez plutôt :

« **U**n trait caractérise les habitants de Sonvilier : la multiplication des groupes d'agrément et de culture. [...] Fritz Marchand, né en 1830, jetait en 1843 les bases d'une société de moralisation et de bienfaisance, l'Union Philanthropique [...]. Il devait mourir à trente-cinq ans de cette tuberculose qu'on ne savait pas alors guérir. En sa courte vie, il fut successivement horloger, tenancier de l'auberge de la Balance, excellent père de famille, maire de Sonvilier, major de l'armée et, par-dessus tout, un homme de tête et de cœur. Avant de disparaître, il eut la grande satisfaction d'assister au développement déjà prodigieux de sa fondation. Elle devait devenir, on peut le dire sans emphase, une des forces spirituelles de la Suisse.

Bien différent fut le rayonnement qui fut projeté depuis Sonvilier, pendant plusieurs années, par un de ces hôtes inassimilables à qui la bonté suisse accorde un asile généreux. C'était Michel Bakounine. Par son faciès de prophète barbu, il paraissait un frère jumeau de Karl Marx.

Le fait est qu'ils ont été tous deux à la tête des révolutionnaires plus modernes. Mais c'était comme deux frères jumeaux ennemis et antipodiques. Le père du communisme était doublement bourgeois : allemand et juif. Michel Bakounine (1814-1876), noble russe, mais père bohème de tous les libertaires, nihilistes et anarchistes, jeta les derniers feux de sa prodigieuse carrière de proscrit perpétuel dans une auberge dite de la Clef, entre Sonvilier et Saint-Imier. Aux alentours de 1870, Sonvilier se trouva donc être comme la Mecque d'une religion nouvelle dont le révélateur adulé aurait été encore

vivant. Socialistes français comme Jules Guesde et les frères Reclus, prince russe en rupture de ban comme Kropotkine, citoyennes hardies à visées planétaires se côtoyaient à Sonvilier. Les délibérations étaient secret d'état-major. Lors des séances à l'auberge de la Clef, des couvertures étaient tendues derrière les fenêtres : il ne fallait pas que du dehors on connût la présence des comploteurs. Il ne s'agissait pas de jeux d'enfants. L'anarchisme à la Bakounine, beaucoup plus que son contradicteur le communisme monolithique, inspira avec virulence la guerre civile d'Espagne, à la veille de la seconde guerre mondiale.

Si l'anarchisme redoutable eut ainsi à Sonvilier son pied-à-terre pour quelques années, il ne faudrait pas croire que cette doctrine errante était alors dépourvue de toute attache locale. Le développement de l'industrie horlogère avait suscité dans le monde ouvrier jurassien l'apparition de cellules du plus ardent progressisme, surtout chez une catégorie de travailleurs spécialisés et privilégiés, catégorie presque disparue depuis, celle des graveurs. Ce sont eux qui attirèrent et retinrent le père nomade de l'anarchisme.

Ainsi à Sonvilier existaient, très en marge des compagnons très chrétiens et très conformistes de l'Union philanthropique, de tout autres camarades, parangons de l'anticonformisme, têtus, sympathiques, exaltés. Leur animateur local, Schwitzguébel, dit « Gebel », venu de Suisse allemande, parlait un français mélangé qui ne fut jamais parfaitement compréhensible. Il imaginait en toute circonstance des solutions bien à lui. Il avait collé son billet gagnant de loterie sur une porte. De crainte de l'endommager en le décollant, il apporta au guichet de paiement la porte sur son dos.

Les anarchistes de Sonvilier, guidés par le socialiste français Brousse, voulurent honorer la ville de Berne d'une démonstration avec un hymne en l'honneur de leur drapeau rouge. Un commissaire de police s'empara de l'emblème révéral. Les novateurs rossèrent le commissaire. Ils comprirent sans tarder que le mieux pour eux était de disparaître sans laisser de trace. Quelque temps, leurs aspirations subsistèrent en secret. Lorsque l'anarchiste italien Luccheni assassina l'impératrice d'Autriche Elisabeth sur le quai du Mont-Blanc à Genève, le 10 septembre 1898, c'était, dit-on, avec un poignard dont la lame était l'œuvre d'un citoyen de Sonvilier, tandis que le manche provenait d'un autre habitant du village. Ainsi vont les légendes. »

(Sonvilier, plaquette de 1969)

La manifestation de Berne a laissé des traces dans les esprits, les corps, et jusque dans les références d'auteurs de romans policiers :

Vers six heures, Franz Weissenbach atteignit l'esplanade de la cathédrale de Berne. Il était en sueur parce qu'il s'était hâté pour traverser la ville. Il n'y avait personne. Pas un drapeau rouge.

– Pouvez-vous me dire si nous sommes bien le 18 mars, demanda-t-il à un passant qui se tenait avec son chien devant l'immense édifice.

– La manifestation ne commence que dans deux heures. Je vous conseillerais de ne pas y participer, il y aura du grabuge. [...]

Peu après huit heures, il revint sur la place faiblement éclairée par une vingtaine de flambeaux. Weissenbach pouvait embrasser du regard le petit groupe. Il sortit sa cocarde bleu blanc rouge de la poche de sa veste et la fixa à son revers. Le cortège ne s'était pas encore formé.

– À bas le drapeau ! criait-on de tous côtés.

Weissenbach vit alors qu'un public nombreux se massait à l'extérieur des grilles qui entouraient la place de la cathédrale. Les bourgeois hurlaient et sifflaient : « À bas les drapeaux, bande d'anarchistes ! »

Un homme robuste qui ne se laissait pas intimider se tenait dans les premiers rangs. Le drapeau rouge allait bien avec ses cheveux roux frisés, il tenait la bannière avec son bras droit tendu. Les cris perçants redoublèrent.

Puis les bourgeois fermèrent la haute grille, empêchant les manifestants de sortir.

– À bas le drapeau, à bas le drapeau ! ne cessaient-ils de scander.

Franz Weissenbach s'approcha du porte-drapeau. Il n'avait encore jamais vu cet homme qui devait avoir son âge.

– Enlevez les drapeaux, sinon vous resterez enfermés, cria un bourgeois excité.

– N'y a-t-il pas d'autre issue, demanda Weissenbach en cherchant autour de lui.

Mais personne n'était prêt à prendre une autre issue. Ils voulaient passer par le portail principal. La police bernoise ne se montrait pas encore. Weissenbach était pourtant persuadé qu'elle ne devait pas être loin.

Puis il vit quelques anarchistes enlever leurs drapeaux et les rouler. Seule une bannière rouge flottait encore.

La haute grille fut ouverte. La marche pouvait commencer.

Rires moqueurs des bourgeois.

– Et ça se veut anarchiste ! cria une femme en habits bleus.

Après son retour en Russie, la prison et une évasion, Kropotkine est revenu en Suisse en 1876 et poursuit son récit.

De toutes les villes de Suisse que je connais, La Chaux-de-Fonds est peut-être la moins attrayante. Elle est située sur un haut plateau entièrement dépourvu de végétation et exposé aux vents glacés en hiver, où la neige est aussi épaisse qu'à Moscou et où elle fond et tombe de nouveau aussi souvent qu'à Pétersbourg. Mais il était important pour nous de répandre nos idées dans ce milieu et de donner plus d'activité à la propagande locale. Pindy, Spichiger, Albarracin et deux blanquistes, Ferré et Jeallot, y étaient, et de temps en temps je pouvais visiter Guillaume à Neuchâtel et Schwitzguébel dans le vallon de Saint-Imier.

Une vie pleine d'activité, comme je l'aimais, commençait alors pour moi. Nous tenions de nombreuses réunions, distribuant nous-mêmes nos annonces dans les cafés et les ateliers. Une fois par semaine nous avions nos réunions de section, où avaient lieu les discussions les plus animées, et nous allions aussi prêcher l'anarchisme aux assemblées convoquées par les partis politiques. Je voyageai beaucoup, visitant et soutenant d'autres sections.

Pendant cet hiver nous gagnâmes les sympathies d'un grand nombre de personnes, mais nous fûmes considérablement retardés dans notre travail régulier par une crise survenue dans l'horlogerie. La moitié des ouvriers étaient sans travail ou seulement occupés une partie du temps, de sorte que la municipalité dut ouvrir un restaurant communal pour procurer à peu de frais une nourriture vendue à prix coûtant. L'atelier coopératif établi par les anarchistes à La Chaux-de-Fonds, dans lequel les gains étaient divisés également entre tous les membres, avait une grande difficulté à trouver du travail, en dépit de sa haute réputation, et Spichiger dut à plusieurs reprises se mettre à peigner de la laine pour un tapissier, pour gagner sa vie.

Nous prîmes tous part, cette année-là, à une manifestation pour porter le drapeau rouge dans les rues de Berne. Le mouvement de réaction se répandait en Suisse, et la police de Berne, violant la constitution, avait interdit le port de la bannière des ouvriers. Il était donc nécessaire de montrer, au moins par-ci par-là, que les ouvriers ne laisseraient pas fouler leurs droits aux pieds et qu'ils résisteraient. Nous allâmes tous à Berne lors de l'anniversaire de la Commune de Paris pour déployer le drapeau rouge dans les rues, malgré cette interdiction.

(Pierre Kropotkine, *Autour d'une vie, mémoires*, Paris 1919)

Ainsi vont, vont, vont... Et moi, j'avais envie de dire à l'époque : Rappelez-vous donc ! Soyez fiers de votre passé ! Parce que c'est ici que tout a commencé. C'est par ici dans les Montagnes que se sont rencontrés, en 1869, le révolutionnaire russe et cosmopolite Michel Bakounine et les ouvriers horlogers, organisés en sections de la Première Internationale, la première forme d'organisation syndicale qu'ils se donnaient. « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Et c'est cette rencontre qui a donné naissance au mouvement anarchiste dans le monde. James Guillaume, un des organisateurs locaux, se rappelle bien la première visite de Bakounine.

La nouvelle de la venue du célèbre révolutionnaire russe avait mis Le Locle en émoi ; et dans les ateliers, dans les cercles, dans les salons, on ne parlait que de lui. On se racontait sa vie aventureuse : que, tout jeune, il avait dû quitter la Russie à cause de ses opinions ; qu'en 1849 il avait dirigé l'insurrection de Dresde et que, fait prisonnier, il avait passé huit ans et demi dans les forteresses de la Saxe, de l'Autriche et de la Russie ; que les deux premières années il avait les fers aux mains et aux pieds et même, à Olmütz, était enchaîné à la muraille par la ceinture ; qu'en 1857, la prison avait été transformée en un bannissement perpétuel en Sibérie ; et qu'après quatre années passées dans les provinces de Tomsk et d'Irkoutsk, il avait réussi, en 1861, à s'évader par le Japon, l'océan Pacifique et la Californie. [...] On se disait que la présence, dans l'Internationale, d'un homme aussi énergique ne pouvait manquer de lui apporter une grande force.

Le samedi 20 [février], Bakounine arriva à trois heures, comme il l'avait annoncé. J'étais allé l'attendre à la gare avec le père Meuron, et nous le conduisîmes au Cercle international, où nous passâmes le reste de l'après-midi à causer avec quelques amis qui s'y étaient réunis. Si l'imposante stature de Bakounine frappait les imaginations, la familiarité de son accueil lui gagnait les cœurs ; il fit immédiatement la conquête de tout le monde, et Constant Meuron me dit : « C'est mon homme. » Nous parlâmes de mille choses diverses. Bakounine nous donna des nouvelles du voyage de propagande que son ami italien Fanelli venait de faire en Espagne, où il avait fondé à Madrid la première section de l'Internationale, avec le programme de l'Alliance, et il nous montra une photographie représentant Fanelli entouré d'un groupe de socialistes espagnols. À huit heures du soir eut lieu le banquet, dans la grande salle de notre Cercle. « Beaucoup de gaieté et de fraternité, des discours et des discussions sérieuses, des chansons, voilà la fête. Bakounine a pris la parole plusieurs fois ; il parle très bien, dans un langage familier, mais énergique et éloquent. [...] »



Le banquet se prolongea fort tard, car Bakounine ne se couchait pas de bonne heure. Il avait coutume de veiller chaque nuit jusqu'à trois ou quatre heures, et de dormir ensuite jusqu'à onze heures il matin ; de onze heures à trois heures il travaillait, puis il se mettait à table ; après son repas, il faisait un sommeil d'une heure et recommençait ensuite à travailler – à moins qu'il ne sortît – jusqu'à l'heure où il se couchait. Il fumait constamment des cigarettes. Pendant son court séjour au Locle, il conserva à peu près la même distribution des vingt-quatre heures de la journée.

Le dimanche, en conséquence, je ne le vis qu'assez tard [...]. Nous passâmes une partie de la journée en tête à tête, en causeries intimes ; nous dînâmes vers le soir au Caveau, en compagnie du père Meuron et de quelques amis ; et à huit heures, dans la grande salle du Cercle international, Bakounine fit, devant un auditoire qui comptait à peu près autant de femmes que d'hommes, une conférence sur la Philosophie du Peuple, que suivit un second exposé dont le sujet fut l'histoire de la bourgeoisie, de son développement, de sa grandeur et de sa décadence. On fut charmé de l'entendre, et la netteté de son langage, qui allait droit au but, sans ménagement et avec une audacieuse franchise, n'effraya personne, au moins parmi les ouvriers (car il n'y avait pas que des ouvriers dans l'auditoire, et la curiosité avait amené aussi quelques adversaires) : au contraire, on lui sut gré d'être allé jusqu'au bout de sa pensée. C'était la première fois que la plupart des membres de l'Internationale entendaient exprimer de semblables idées. L'impression fut profonde.

La réunion était une « soirée familière » ; en conséquence, après une heure consacrée à la philosophie et au socialisme, on dansa dans la salle même où avait eu lieu la conférence, après avoir enlevé les bancs et les chaises, pendant que Bakounine, retiré dans une pièce voisine, causait avec un certain nombre d'hommes d'âge mûr qui préféraient sa conversation aux plaisirs bruyants de la jeunesse.

(James Guillaume, *L'Internationale, documents et souvenirs*, Paris 1905)

- 2h30, ça y est, je les entends, ils sont là. Un petit coup de clé dans la serrure, quelques pas et je vais de nouveau m'en ramasser plein l'échine, Parce que c'est bien beau toutes ces histoires de liberté mais le Michel avec ses pognes de bûcheron, quand il frappe avec ses poings sur mon dos, je me sens plutôt mise en boîte. Mais pour eux, les objets ça vaut pas un clou ; eux, c'est pas des matérialistes bien sûr.

- Adhémar, une petite absinthe ? James, je te pose pas la question, ça sera sûrement un thé ; ce que tu peux être chochette !

- Je te rappelle qu'il est 2h30 et qu'on a encore du pain sur la planche, sans compter que demain, je dois être frais et dispos pour enseigner.

- Encore tes petits poussins et ta pédagogie !

- Michel, laisse-le tranquille ! Tu sais bien que l'Éducation est capitale pour notre projet, tu le dis toi-même d'ailleurs dans ton discours sur la liberté comme autonomie : « je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent sont également libres » et tu sais aussi très bien que pour être libre, il faut avoir reçu une Éducation adéquate.

- Oui, c'est vrai, c'est vrai.... Santé !

- Santé !

- Santé !

Et voilà, c'est à chaque fois pareil, ils trinquent et moi je déguste, en plus, l'absinthe c'est pas bon pour ma peau. Les nappes, ils connaissent pas ! Par chance, ils fument pas, c'est déjà ça, ça m'évite de me retrouver brûlée, tachetée comme les vaches qui se trouvent devant la maison. Les vaches, c'est bien la seule chose que les paysans d'à côté laissent traîner ! Tu penses, ils ont trop peur avec ces anarchistes. Je les entends parfois quand la fenêtre est ouverte, ils sont méfiants : « ils viennent d'où ? tu crois qu'ils font quoi ? il paraît qu'ils veillent jusqu'à tard, ils savent pas refermer le clédard, et blabla, et blabla ! » Ils sont drôles quand même tous ces gens d'ici, sitôt que ça fait pas tic tac, ils paniquent. Enfin, je révasse, je suis dans ma bulle ; la cheminée a été allumée, je ne pense pas qu'ils se serviront de moi pour du petit bois ce soir alors je m'assoupis dans la tiédeur de la pièce. Mais quand je me réveille à nouveau, c'est bizarre et inhabituel, tout est calme : pas d'engueulades ni de discussions animées. J'étire encore un peu mes 4 jambes de bois et j'écoute attentivement et là, j'entends les ronflements des trois compères, endormis lourdement sur mon dos ! Vous voyez, tout anarchistes qu'ils sont, ils finissent quand même par faire comme tout le monde !

(Pamela Orval-Marchand)

Parmi les pauvres qui se fatiguent de la misère, certains crient leur révolte. Un autre texte ramené des murs de Paris en ébullition :

Tout, autour de moi, demandait l'égalité :

Tout me démontrait

Que ma chair était semblable à la chair du riche,

Que mon sang était aussi rouge que le sang du riche.

Tout me démontrait que

Riche et pauvre voulait dire usure et esclavage,

Voulait dire : Pauvre, moi Capital,

Je poserai les bases de ton salaire.

Pauvre, tu mangeras selon mon bon plaisir.

Je te pressurerai

Comme le pressoir presse la grappe

Pour lui faire rendre tout le sang de la terre.

Alors j'ai dit :

Abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme.

J'ai dit :

La terre à celui qui la cultive.

J'ai publié ceci pour te dire, peuple,

Que ton émancipation réside dans ta solidarité ;

Pour te dire que l'heure la plus sombre

Est celle qui précède l'aurore.

(Théodore Six)

Bakounine est mort en 1876. Mais au printemps 08 à Saint-Imier, on peut l'imaginer avec ses compagnons, au cours d'un atelier d'écriture, sous un angle inhabituel.

C'était tard, comme d'habitude. Je venais de jeter un coup d'œil à l'horloge ; c'était pas difficile pour moi, j'étais juste en face, coincée entre quatre chaises, le plateau chargé de paperasse, de verres vides et des restes du midi.

- 2h du matin, tu veux me dire qu'ils sont toujours en train de boire des verres au Restaurant de la Clef ! Enfin, j'sais pas pourquoi je me plains parce qu'une fois qu'ils sont de retour, c'est fini la paix pour moi ; je reçois des coups de pieds, de coudes et j'en passe ! Bon, dors encore un petit coup !

Nous fûmes quelques-uns, quelques-unes à chercher, après la grande flambée d'un fameux mois de mai où nous avions tout osé, les ancêtres de nos révoltes et de nos espoirs. En Allemagne, où la pensée critique avait dû fuir le pays et ses bibliothèques pendant trente ans, pendant une génération entière, les repères étaient encore plus difficiles à définir, les embuscades de l'histoire encore plus séduisantes pour des jeunes gens en quête.

Il était arrivé à Neuchâtel, on était en septembre et il pleuvait. Ici règne le silence. Ici l'air est bon. Ici, on mange bien. Ici, on peut se promener au bord du lac. Ici, on peut nourrir les mouettes. D'ici, on fait des balades en montagne. D'ici, en trente minutes on arrive en funiculaire sur le Chaumont (1170 m). Ici les policiers vous donnent aimablement des informations. Ici, les magasins sont ouverts jusqu'à sept heures. Ici, il y a dix-sept hôtels, un théâtre et six cinémas.

Un écrivain célèbre habite ici.

Ici des congrès ont lieu. Ici, fin septembre, il y a la plus grande fête des vendanges de Suisse. Ici il y a une foire philatélique. Ici les gens parlent français, c'est rare d'entendre de l'allemand. Ici, le facteur est ponctuel. Ici s'arrête le direct pour Bâle. Ici on danse sous un baldaquin sur un bateau. Ici les nuits sont ennuyeuses. Ici il y a une université. Il n'y a pas de rue Bakounine.

Tout est calme, ici. [...]

Il n'avait pas trouvé de parents de Bakounine qui soient encore en vie. Une de ses filles est morte dans les années cinquante près de Naples, à un grand âge. Les traces du fils, le prince Luigi Bakounine, ont disparu... il avait trouvé une lettre de 1932 où Luigi s'insurgeait contre le roman *Il diavolo a Pontelungo* de Riccardo Bacchelli, parce que selon lui l'auteur y défigurait la vie de son père. Le bibliothécaire lui avait appris qu'à Neuchâtel vivait un parent de James Guillaume, le peintre Guillaume Guillaume, il pourrait peut-être apprendre quelque chose de sa part. Il ne trouva pas son adresse dans le bottin. On la lui donna à l'état-civil, après qu'il eut montré ses papiers. G. G. habitait hors de ville, à La Coudre. Comme il n'avait pas le téléphone, il lui envoya une carte postale pour annoncer sa visite. Un dimanche après-midi, il prit le onze jusqu'au chemin du Châble, depuis là il fallait encore marcher un bout jusqu'au chemin des Rouillères. Il n'y avait plus de maisons, juste un sentier qui menait au Chaumont par le Bois L'Abbé. Il croyait être allé trop loin jusqu'à ce qu'il découvre la maison entre des arbustes et des futaies, une espèce de cabane de jardin clôturée de barbelé. Il chercha une sonnette, n'en trouva pas, et comme la porte était fermée il dut se résoudre à appeler. Peu

après, un vieil homme sortit de la maison, suivi de deux chats. Quand il ouvrit la porte, il se présenta. Le vieux hocha la tête et lui fit signe d'entrer. Il prit un chat dans les bras, l'autre les précéda. Il suivit le vieux. De l'extérieur, la maison avait un peu l'air à l'abandon, précaire, comme si on n'y habitait que de temps à autre. Entré au salon, il constata que c'était le contraire : il eut l'impression que rien n'avait changé depuis des âges, des meubles grossiers et lourds et intransportables, des objets noircis de fumée sur la table. [...] Le peintre parlait lentement et lourdement, le français âpre des jurassiens, mettant l'accent tonique sur la première syllabe, il aimait faire de longues pauses. D'abord il avait glissé quelques mots pour faire transition, mais le peintre n'écoutait pas, et il comprit que les pauses faisaient partie de son langage.

Guillaume racontait des banalités. Presque rien sur Bakounine. Quelques phrases sur son oncle James, qu'il se rappelait assis à sa table pour écrire ou tapant sur un piano, avec les cendres de son cigare qui tombaient sur les touches ; ou bien en plaid de voyage, une petite valise à la main (« car il était toujours prêt »). Il se rappelait aussi l'enterrement, il réfléchit, c'était en 1916, oui, c'était la guerre en Europe, oui, ça lui avait fait grande impression, il ne l'oublierait jamais même s'il n'était qu'un enfant... Le vieux montra derrière lui sur une étagère une série de livres épais, reliés à l'identique, sur le dos desquels était gravé le nom James Guillaume. Ils burent du thé [...]

Il ne savait pas combien de temps il était resté chez Guillaume, il savait seulement qu'il avait essayé à plusieurs reprises de se lever sans y parvenir, il restait comme ligoté au lourd fauteuil, et quand finalement il se retrouva dans la rue, ses jambes lui semblaient paralysées et il ne put avancer que lentement ; il lui sembla mettre deux fois plus de temps qu'à l'aller pour retrouver l'arrêt de bus.

Le bibliothécaire qui lui demanda plus tard des nouvelles de Guillaume lui dit qu'il avait fait erreur, le peintre Guillaume Guillaume n'était aucunement apparenté à James Guillaume.

(Horst Bienek, *Bakunin, eine Invention*, Munich 1970)

S'ils ne sont pas dans les bibliothèques et guère dans les mémoires, les militants, les compagnons et compagnes, allons les chercher sur la route et dans les ateliers. Il n'y a pas de train avant 1874 pour aller d'un village à l'autre du Vallon ? Qu'à cela ne tienne !

conférences, chercher à éclairer nos compagnons de travail sur nos tendances, sur la situation réelle qui leur est faite, et sur la nécessité d'un changement radical. Quant à ces progrès graduels qu'on fait miroiter à nos yeux pour nous éblouir, où sont-ils ? On revise les constitutions, on refait les lois à chaque instant, on renouvelle sans cesse le personnel des gouvernements, des administrations publiques, des tribunaux, des assemblées législatives, et, malgré tous ces changements de forme, le fond de la situation reste le même, quand il n'empire pas.

Plusieurs voix. – Ça, c'est la vérité, ce sont toujours les gros bonnets qui profitent de tout.

Le patron. – Ce sont les mauvais citoyens qui raisonnent comme Jacques. Il faut avant tout aimer son pays et le servir en bon patriote, et ne pas chercher des changements impossibles. Que diable ! il y a toujours eu des pauvres et des riches, et il y en aura toujours.

Jacques. – Ce n'est pas vous, monsieur, qui avez à vous plaindre de la situation, je le crois bien. Vous dites, d'après l'Évangile, qu'il y aura toujours des pauvres, et vous en prenez facilement votre parti ; mais les pauvres, eux, finissent par se fatiguer de la misère.

(Adhémar Schwitzguébel, « Scènes de la vie ouvrière »,
Almanach du Peuple pour 1875, Sonvilier 1874)



(Dessin de Jean-Pierre Ducret)

Schwitzguébel, ouvrier graveur compétent et estimé, écrit volontiers des saynètes de propagande, quand il n'est pas pris par des tâches d'organisation. La scène se passe dans un atelier du Vallon, en 1874 : en Suisse, on s'attelle à une nouvelle Constitution.

Arthur. – Eh bien, Jacques, qu'avez-vous fait à l'assemblée de dimanche ?
Jacques. – Nous avons, comme c'était notre intention, constitué une caisse de résistance pour le métier. Mais nous ne nous en sommes pas tenus là ; il a été fait une proposition d'adhérer à l'Internationale, et elle a été mise à l'ordre du jour de la prochaine séance. On a décidé en outre d'envoyer un délégué au prochain Congrès de la fédération du métier, d'inviter les sociétaires à s'abonner au *Bulletin* et à acheter le *Manifeste* du dernier Congrès général de l'Internationale. Une souscription a été ouverte en faveur d'une grève d'ouvriers tisserands en Belgique, et il a été donné connaissance d'une invitation du Cercle d'études sociales de la localité, pour assister à une conférence qui aura lieu jeudi soir, sur la question de « l'action politique des classes ouvrières ».

Arthur. – Je n'approuve pas tous ces congrès et ces souscriptions en faveur des étrangers, et ces journaux et ces brochures. Qu'avons-nous besoin de tout cela ? Ce sont des occasions de jeter son argent sans qu'il vous rapporte rien. Passe encore pour la caisse de résistance du métier, car il faut reconnaître que la position de l'ouvrier laisse à désirer ; mais à quoi peut servir l'adhésion à l'Internationale ?

Jacques. – Il est bien clair que si la caisse de résistance reste isolée, elle ne peut rien faire d'utile, elle demeure impuissante ; il faut, pour qu'elle atteigne son but, qu'elle se fédère avec d'autres sociétés du même métier, et qu'ensuite tous les métiers se solidarisent entre eux, non seulement dans le même pays, mais d'un pays à l'autre. Eh bien, ces souscriptions pour les grèves étrangères sont un commencement de réalisation de cette solidarité générale ; et ces congrès ont précisément pour but d'établir des rapports pratiques entre les associations et les fédérations. En outre, on y discute des questions d'un grand intérêt pour les travailleurs, celle de la propriété, celle des services publics, etc. ; et il faut que ces questions soient résolues pour que l'émancipation du travail soit possible.

Arthur. – La masse des ouvriers, chez nous, ne s'occupe pas de ces questions-là. Il me paraît donc qu'il est plus pratique de s'en tenir aux progrès qui se réalisent graduellement dans nos petites républiques.

Jacques. – C'est justement parce que la masse des ouvriers, chez nous, n'a pas conscience de la grande transformation sociale qui se prépare dans le monde civilisé, que nous devons, au moyen de journaux, de brochures, de

Dimanche [5 juin 1870], à 10 heures du matin, quelques membres de la section du district de Courtelary, habitant Sonvilier, se mettaient en route, accompagnés de deux délégués de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel. Il s'agissait d'aller à trois lieues de là, tout au fond du vallon de Saint-Imier, pour assister au meeting de Corgémont ; et la petite troupe devait faire boucle de neige en route, en recrutant sur son passage les internationaux de tous les villages du Vallon. En effet, à Saint-Imier, à Villeret, des groupes d'amis se joignirent à elle. On traversa Courtelary, le chef-lieu officiel du district, petit village peuplé de paysans et d'avocats où l'Internationale n'a pas encore pu prendre pied. À Cortébert, la section nouvellement formée de ce village attendait les internationaux dans son local ; et la petite colonne socialiste, renforcée des amis de Cortébert, arriva à 2 heures à Corgémont, où se trouvaient déjà quelques délégués des sections de Bienne, de Granges et de Moutier.

Le meeting eut lieu dans la grande salle de l'Hôtel de la Croix fédérale, où se serrait une foule compacte, dont une partie, n'ayant pu trouver place sur les bancs préparés pour le public, dut se tenir debout près de la porte et dans le vestibule ; on peut évaluer à 2 ou 300 le nombre des personnes assistant au meeting ; on remarquait dans la foule plusieurs femmes, qui semblaient prendre un vif intérêt aux délibérations. [...]

Kaiser, de Bienne, un socialiste allemand qui a dû quitter dernièrement Erfurt et se réfugier en Suisse pour échapper aux persécutions de la police bismarckienne, parla à plusieurs reprises en allemand, sur la demande d'une partie de l'auditoire, où se trouvait un certain nombre d'ouvriers de langue allemande. Dans un de ses discours, il signala l'attitude de deux ou trois bourgeois qui, après avoir écouté quelques orateurs, étaient partis en ricanant et faisaient derrière la porte des gorges chaudes du meeting. Nos contradicteurs agiraient plus dignement, dit Kaiser, en se présentant à la tribune pour nous combattre en face. Nous les invitons à le faire, et nous écouterons attentivement les arguments qu'ils auraient à nous proposer.

Il va sans dire qu'aucun bourgeois ne répondit à cet appel. Ces Messieurs font toujours semblant de dédaigner de discuter avec nous, comme si nos opinions ne valaient seulement pas la peine d'être contredites ; mais en réalité, s'ils se taisent, c'est qu'ils savent bien que dans une discussion publique ils seraient battus à plate couture.

Engène Robert, de Saint-Imier, dans un discours énergique, exposa les griefs des ouvriers du Vallon, et peignit en détail la situation qui leur est faite, les misères de leur existence, la terreur exercée dans certaines fabriques. Mais malgré tous les moyens de pression dont disposent nos adversaires, les

ouvriers ne s'en rallieront pas moins à l'Internationale, qui seule peut leur donner l'appui nécessaire pour faire valoir leurs droits.

Gagnebin, de Bienne, traite la question des grèves et démontre que l'ouvrier a le droit de refuser de travailler à des conditions qui ne lui conviennent pas. Mais quand les ouvriers veulent exercer ce droit si légitime, les gouvernements, même les gouvernements républicains de la Suisse, ont recours à la force armée pour intimider les grévistes. Nous avons vu en France et en Belgique les boucheries faites par ces soi-disant défenseurs de l'ordre ; et en Suisse il s'en est fallu de peu que nous n'ayons eu à déplorer des scènes semblables à Bâle, à Lausanne et à Genève. Il faudrait une fois pour toutes faire comprendre à nos gouvernements que nous ne voulons pas qu'ils emploient l'armée contre les travailleurs ; l'armée, c'est nous, travailleurs, qui la formons ; eh bien, si jamais on nous appelait à marcher contre nos frères, refusons énergiquement. J'engage les sections de l'Internationale à s'occuper sérieusement d'organiser le refus du service militaire en cas de grève : nous avons assez parlé, le moment est venu d'agir. (Applaudissements enthousiastes.)

[...] L'accueil fait aux orateurs de l'Internationale avait dépassé les espérances des promoteurs du meeting. Nous avons entendu une femme qui disait en sortant : Ah, si seulement j'étais un homme, je me ferais bien vite recevoir de l'Internationale ! – Mais, lui répondrons-nous, il n'est pas nécessaire d'être un homme pour faire partie de l'Internationale ; les ouvrières souffrent autant de l'oppression du capital que les ouvriers, et par conséquent elles ont tout autant de droit que les hommes à se joindre à la grande Association des travailleurs.

(*La Solidarité*, 11 juin 1970)

A-t-elle entendu ce message, la romancière qui fait entrer certains de ses personnages dans la mémoire légendaire de l'anarchisme balbutiant ? Un homme parle à un enfant, il évoque l'image de ceux qui lui ont donné son double prénom...

Tu vois, explique-t-il à Paul, ce ne sont pas les peuples qui veulent la guerre. Ce sont les dirigeants. Et ils se la font par imbéciles interposés ! C'est aussi pour ça que mon père était anarchiste !

Avant de s'adresser à l'enfant, le plus souvent c'est à lui qu'il se parle, Pierre-Michel. Par petits bouts de phrases hermétiques. Par longues tirades passionnées aussi. Stéréotypes qui reviennent, brodés sur le même canevas, adaptés chacun à une situation politique particulière... formules dites et redites, que résume une seule certitude : les rouges vaincront.

Je garai la voiture devant la Balance et entrai dans le café. Un bar vert, quelques tables de bois, des poutres apparentes, des embrasures de fenêtre profondes avec des plantes vertes, un juke-box. Je m'assis à une table et commandai un café à la fille derrière le bar.

– Dites, vous connaissez quelqu'un au village qui s'appelle Schwitzguébel ?

– Schwitzguébel ? Le nom me dit quelque chose, mais je ne sais pas. Attendez, je demande.

Elle disparut derrière une porte. Une femme plus âgée se montra.

– Schwitzguébel ? Où est-ce qu'il habite donc ?

– Je n'en sais rien.

La femme se tourna vers la jeune fille.

– Est-ce que ce serait le monsieur qui vient avec ses enfants ? Ils habitent au-dessus de la gare.

– Peut-être, dis-je. Autre chose : En face de chez vous il y a un atelier qui fabrique des ressorts de montre. Y en a-t-il plusieurs à Sonvilier ?

– Bien sûr. Il y a un atelier qui fait des boîtiers et un autre du polissage.

– Merci, c'est fort intéressant.

Elle m'observait, dans l'expectative.

Je la félicitai pour le bon café et racontai que jadis il y avait eu là un hôtel.

– Mais, monsieur, *c'est* un hôtel. Nous avons des chambres libres.

C'est évidemment là que nous aurions dû loger. À l'Hôtel de la Balance. Si Karin avait su...

La fille me montra une chambre au premier. Spacieuse, authentique, à l'ancienne. Les toilettes dans le vestibule. Pension complète, demi-pension ? Merci, la prochaine fois que je viens. Vous restez jusqu'au dîner ? Volontiers.

Toute la matinée je me promenai dans le petit village, passai devant l'école, le cercle ouvrier et le bazar, le long des petits jardins et des maisons, le long de la rivière et des fermes aux alentours, jusqu'à la voie du chemin de fer en dessus du pré derrière l'Hôtel de la Balance, je tournai, tournai, tournai, comme si avec mes cercles je cherchais à remonter le temps jusqu'à rencontrer Adhémar Schwitzguébel, James Guillaume et Pierre Kropotkine quelque part en chemin.

(Kaj Falkman, *Orden och Berget*, Stockholm 1981)

Un an avant le congrès de l'Hôtel Central, c'est à Sonvilier qu'ils s'étaient réunis, à l'Hôtel de la Balance, pour fonder formellement la Fédération jurassienne. Ce lieu-là aussi est devenu légendaire pour certains, comme si, passant par là, on allait respirer un air militant et entrevoir clairement la direction politique à prendre, l'engagement à réaliser...

La voiture grimpa le col qui cachait l'entrée dans le Vallon. C'est par là qu'ils étaient passés dans la tempête de neige, après le congrès de Sonvilier. [...]

De quoi avaient-ils parlé cette nuit-là, au café Von Kaenel à La Chaux-de-Fonds ? Ils avaient parlé de la réussite du congrès de Sonvilier, où les résolutions avaient été adoptées à l'unanimité. Un journaliste français radical écoutait stupéfait leurs théories subversives : suppression du salariat, expropriation des biens de la bourgeoisie, révolte des exploités contre les exploités, suppression de l'État juridique et politique et son remplacement par une fédération libre de libres associations entre paysans et ouvriers.

La descente commença, un tournant – et voici que s'étendait le vallon de Saint-Imier ! L'herbe verte luisait sur ses pentes. La vallée était bordée de forêts de sapins sombres. De petits villages s'enfilaient comme des perles le long de la rivière Suze : Convers, Sonvilier, Saint-Imier, Courtelary, Cortébert, Corgémont.

Je m'approchais lentement de Sonvilier. Les impressions imaginaires devaient se dissiper pour faire place à la réalité. J'avais été tendu et inquiet, prêt à être déçu, mais maintenant je ressentais un rand calme. Tout était si paisible et prospère, les prés, les vaches, les maisons.

Sonvilier ! Le village était petit, des groupes de maisons de chaque côté de la route, quelques fermes aux alentours. Une ambiance sereine. Une des premières maisons à gauche de la route se détachait nettement des autres : elle avait quatre étages, et une façade rose. Une petite enseigne surplombait la porte : Restaurant de la Balance. Un choc dans la poitrine : La Balance existait toujours ! Le centre du conflit entre Marx et Bakounine.

Juste derrière les maisons commençaient les prés, qui montaient jusqu'à la forêt. Devant l'école il y avait un petit plantage où un homme ôtait les mauvaises herbes. Juste à côté, le Cercle ouvrier. Le petit magasin de village était fermé. Dans la virine, on voyait une carte postale de Sonvilier. La photo était prise depuis la pente du pré au-dessus de La Balance : des toits de tuiles rouges, des maisons de pierre grises, des prés verts et des forêts de sapins sombres. Au loin on apercevait Saint-Imier.

Paul écoute pieusement. Acquiesce de la tête, enregistre pêle-mêle ces images étranges, couleur pourpre. Feu et sang... Qui ouvrent dans sa vie de tous les jours des fenêtres fermées jusque-là sur des paysages que seuls les adultes semblent devoir connaître.

Parfois les yeux bleus de Pierre-Michel s'immobilisent sur le visage d'enfant qui lui fait face, attentifs, froids. Sans indulgence particulière. Le bonhomme s'extériorise peu. L'exaltation qui lui est reprochée ne tient pas à ses manières, ni aux termes de son discours, la plupart du temps commun et sans relief. La méfiance qu'il inspire relève plutôt de cette espèce de force intérieure qui se devine en lui, soutenue par une conviction intime inébranlable. Une foi sans faille dans une sorte de dictature des pauvres et des simples – ceux qu'il nomme les « petits » – promis à un paradis dont les possédants seraient exclus.

Bavard et agité, Pierre-Michel faisait sourire. Renfermé et sincère, il inquiète.

– Tu comprends, dans ce pays, il y a une très forte tradition libertaire. En 71, par exemple, le père est allé au Locle à pied, écouter Bakounine. Moi, je l'ai vu une fois. J'étais gamin comme toi. Je m'en souviens très bien.

– Il était comment ?

– Immense.

Un frémissement saisit Paul tout entier. Sur un croquis que lui a montré Pierre-Michel, le révolutionnaire russe – déjà âgé – étend la main dans un geste auguste, debout, la barbe en éventail, devant un auditoire attentif.

– Tu me racontes le dessin ?

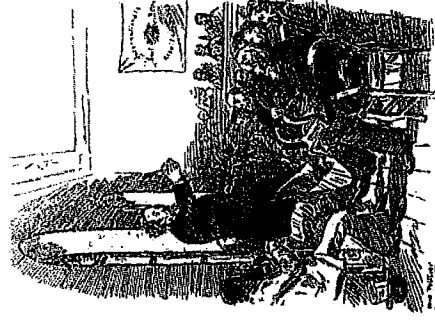
– Pas maintenant.

– ... qu'est-ce que ça veut dire, « libertaire » ?

– C'est... aimer la liberté. C'est aussi... être libre, dans sa tête. Ne pas se laisser commander. Par qui que ce soit.

Paul ouvre la bouche. Un doute l'assaille soudain. Une question le taraude... C'est qu'il a l'air vieux, Pierre-Michel. L'enfant note la petite moustache, grise et étroite, coupée trop haut au-dessus de la lèvre rose et nue qu'elle découvre, comme indecente. Les joues mal rasées que le soleil et le vent ont quadrillées de lignes profondes. Les cheveux rares, longs et blancs qui bouclent sur la nuque burinée, négligée.

... Quel âge faut-il donc attendre pour n'obéir à personne ?



(Yvette Wagner, *Le Lieu du tournoi*, Vevey, éd. de l'Aire, 1996)

Bakounine a participé à une tentative révolutionnaire à Lyon, en septembre 1870, où l'on a hissé le drapeau rouge sur l'Hôtel de Ville et proclamé l'abolition de l'État. Ça n'a pas duré longtemps. Six mois plus tard, en mars 1871, belle revanche : la Commune de Paris est en train de changer le monde. Des émissaires sont envoyés du Jura pour proposer de l'aide (de l'argent, des armes ?) et un soutien moral. Ont-ils rapporté des chansons aussi ?

Fils du travail, obscur, farouche,
 Debout à la face du ciel,
 Viens, que ton cœur et que ta bouche
 Proclament ton droit immortel.
 Plus de parias, plus d'ilotes,
 Regarde l'avenir prochain,
 Plus de tyrans, plus de despotes
 Devant le peuple souverain !

Le drapeau de l'Internationale
 Sur l'univers est déployé.
 C'est la révolution sociale
 Par le travail et la fraternité.

Que veut dire ce mot : Patrie,
 Que veut dire ce mot : soldat ?
 La guerre n'est qu'une infamie,
 La gloire un grand assassinat.
 Avec l'enclume et la charrue
 Il faut combattre désormais ;
 Que l'univers entier se rue
 Sous la bannière du progrès.

Laboureur, paysan, la terre,
 C'est ton outillage, ton pain.
 L'ouvrier des villes, ton frère,
 Ne demande pas d'autre bien.
 Le travail ne veut plus d'entrave,
 Plus de veau d'or, plus d'exploiteur.
 Le Capital n'est qu'un esclave :
 Le vrai roi, c'est le travailleur.

(Paroles de P. Burani et Isch-Wall, musique d'Antonin Louis, 1871)

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

ST-IMIER 16 septembre 1872

RÉSOLUTION

Sur l'action politique du prolétariat

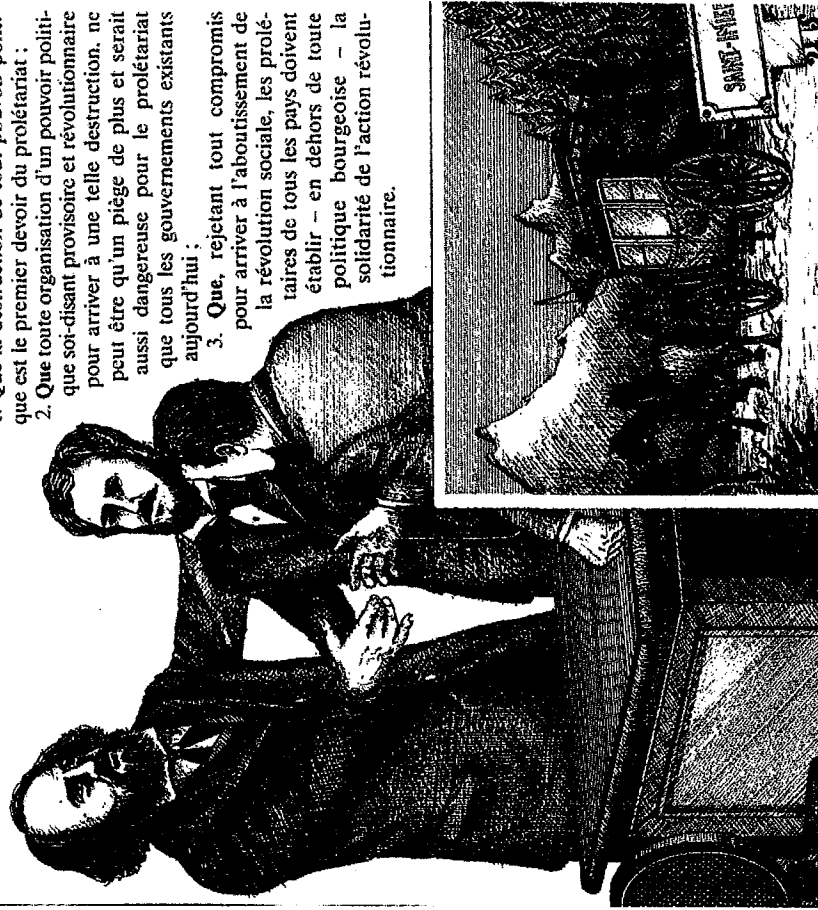
CONSIDÉRANT :

Que vouloir imposer au prolétariat une ligne de conduite ou un programme politique uniforme, comme voie unique qui peut le conduire à son émancipation sociale est une prétention aussi absurde que réactionnaire : Que personne n'a le droit de priver les sec-

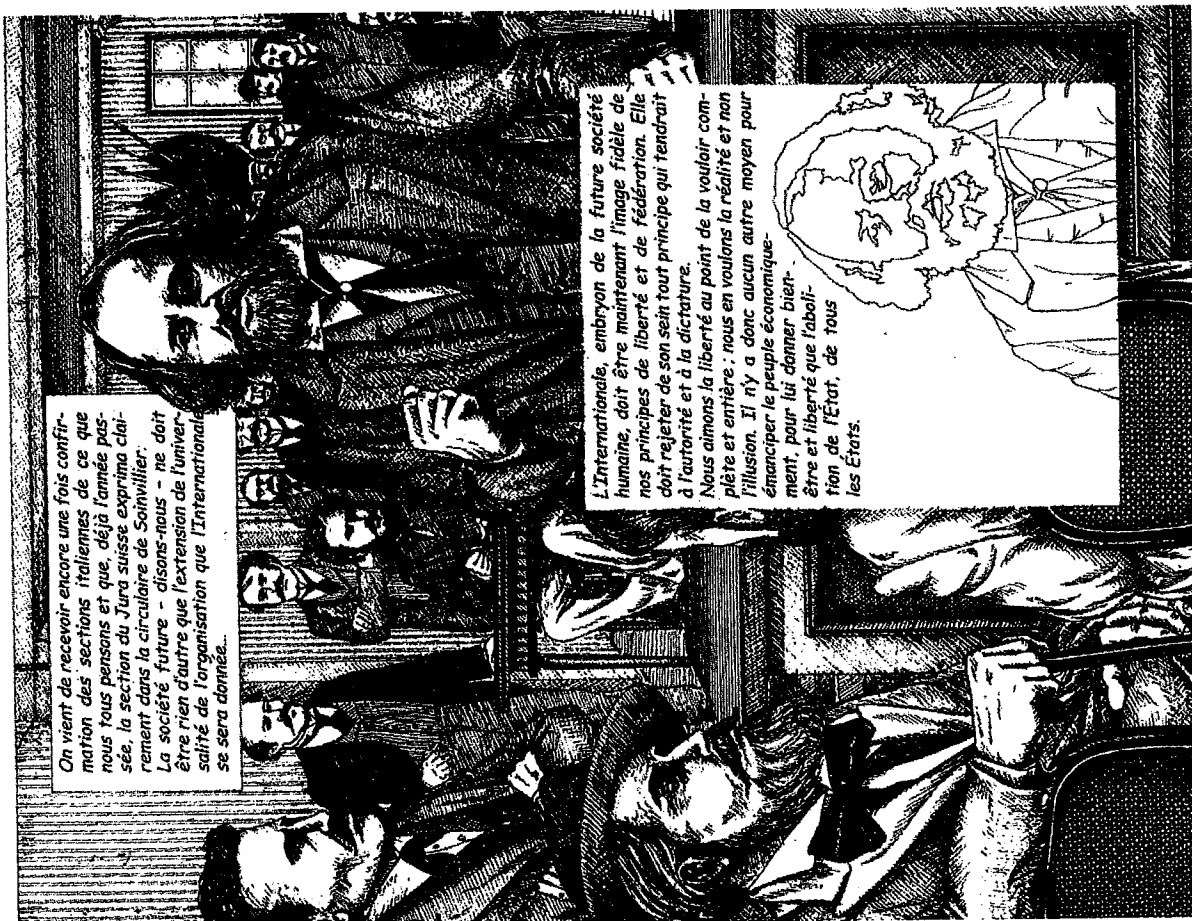
tions et les fédérations autonomes de l'incontestable droit de déterminer d'elles-mêmes la meilleure ligne de conduite politique et que toute tentative dans ce sens nous conduirait fatalement au dogmatisme le plus révoltant : Que toute organisation politique ne peut être autre chose que l'organisation de la domination au profit d'une classe et au détriment des masses et que le prolétariat, s'il voulait s'emparer du pouvoir, deviendrait lui aussi une classe dominante et exploitante :

LE CONGRÈS RÉUNIT À SAINT-IMIER DÉCLARE :

1. Que la destruction de tout pouvoir politique est le premier devoir du prolétariat ;
2. Que toute organisation d'un pouvoir politique que soit-disant provisoire et révolutionnaire pour arriver à une telle destruction, ne peut être qu'un piège de plus et serait aussi dangereuse pour le prolétariat que tous les gouvernements existants aujourd'hui ;
3. Que, rejetant tout compromis pour arriver à l'aboutissement de la révolution sociale, les prolétaires de tous les pays doivent établir – en dehors de toute politique bourgeoise – la solidarité de l'action révolutionnaire.



BAKOUNINE. LE BARBARE DU NORD SANS DIEU NI PATRIE, TRIOMPHE DE MARX ET DE SON «SOCIALISME SCIENTIFIQUE». COMMENT ARRIVER AU BUT ULTIME, À CE RÊVE MILLÉNAIRE D'UNE SOCIÉTÉ ÉGALITAIRE ET SANS EXPLOITATION ? L'EXPLOITATION - QUI POUR MARX EST LA CAUSE DE L'INÉGALITÉ, N'EST POUR BAKOUNINE, QU'UNE APPLICATION HISTORIQUE, UN EFFET DE L'INÉGALITÉ DÉTERMINÉE PAR LA HIÉRARCHIE, PAR L'APPLICATION DU PRINCIPÉ D'AUTORITÉ, PAR LA FORMATION ET L'EXISTENCE DU POUVOIR. IL FAUT DONC ABOLIR LE POUVOIR EN TANT QUE TEL !



Les acteurs de ce temps se sont peu racontés : ils vivent au quotidien les luttes pour de meilleures conditions de travail, les rêves d'une société meilleure, les réflexions sur les étapes de sa réalisation, cela laisse peu de temps à la tenue d'un journal. Outre les romanciers et les poètes, c'est donc souvent des visiteurs qui parlent d'eux, comme le prince Pierre Kropotkine qui cherche une voie à sa révolte contre le régime tsariste de la Russie en visitant l'Europe révolutionnaire.

Je me rendis d'abord à Neuchâtel et je passai environ une semaine parmi les horlogers du Jura. Je fis alors une première fois connaissance avec la fameuse Fédération jurassienne qui joua durant les quelques années qui suivirent un rôle si important dans le développement du socialisme, en y introduisant la tendance anti-gouvernementale ou anarchiste. [...]

La division en deux couches - les chefs et les ouvriers - que j'avais observée à Genève n'existait pas dans les montagnes du Jura. Il y avait là un certain nombre d'hommes qui étaient plus intelligents et surtout plus actifs que les autres ; mais c'était tout. [...]

De Neuchâtel j'allai à Sonvilier. Dans un vallon des monts du Jura se trouve une série de petites villes et de villages dont la population de langue française s'occupait à cette époque exclusivement d'horlogerie ; des familles entières travaillaient dans d'étroits ateliers. Dans l'un d'eux, je trouvai un autre homme influent du parti, Adhémar Schwitzguébel, avec lequel je me liai, dans la suite, d'une étroite amitié. Il était assis au milieu de jeunes gens qui gravaient des boîtes de montres en or et en argent. On m'invita à prendre place sur un banc ou une table et bientôt nous fîmes tous engagés dans une conversation animée sur le socialisme, le gouvernement ou la suppression de tout gouvernement et sur les congrès en perspective.

Le soir se déchâna une violente tempête de neige qui nous aveuglait et glaçait le sang dans nos veines, tandis que nous nous rendions au prochain village. Mais malgré la tempête, une cinquantaine d'horlogers, des gens âgés pour la plupart, arrivèrent des bourgs et des villages voisins - quelques-uns éloignés de plus de dix kilomètres - pour assister à une petite réunion extraordinaire qui avait été fixée pour ce soir-là. [...] Je vis là que les ouvriers n'étaient pas une masse menée par une minorité dont ils servaient les buts politiques ; leurs leaders étaient simplement des camarades plus entreprenants, des initiateurs plutôt que des chefs. La netteté de vue, la rectitude de jugement, la faculté de résoudre des questions sociales complexes, que je constatai chez ces ouvriers, principalement chez ceux qui étaient entre deux âges, firent sur moi une impression profonde ; et je suis fermement convaincu que si la Fédération jurassienne a joué un rôle sérieux

dans le développement du socialisme, ce n'est pas seulement à cause de l'importance des idées antigouvernementales et fédéralistes dont elle était le champion, mais c'est aussi à l'expression que le bon sens des ouvriers du Jura avait donnée à ces idées. Sans eux, ces conceptions seraient restées longtemps encore à l'état de simples abstractions.

L'exposé théorique de l'anarchie tel qu'il était présenté alors par la Fédération jurassienne, et surtout par Bakounine; la critique du socialisme d'État – la crainte d'un despotisme économique, beaucoup plus dangereux que le simple despotisme politique – que j'entendis formuler là, et le caractère révolutionnaire de l'agitation sollicitaient fortement mon attention. Mais les principes égalitaires que je rencontrais dans les montagnes du Jura, l'indépendance de pensée et de langage que je voyais se développer chez les ouvriers, et leur dévouement absolu à la cause du parti, tout cela exerçait sur mes sentiments une influence de plus en plus forte; et quand je quittai ces montagnes, après un séjour de quelques jours au milieu des horlogers, mes opinions sur le socialisme étaient fixées. J'étais anarchiste.

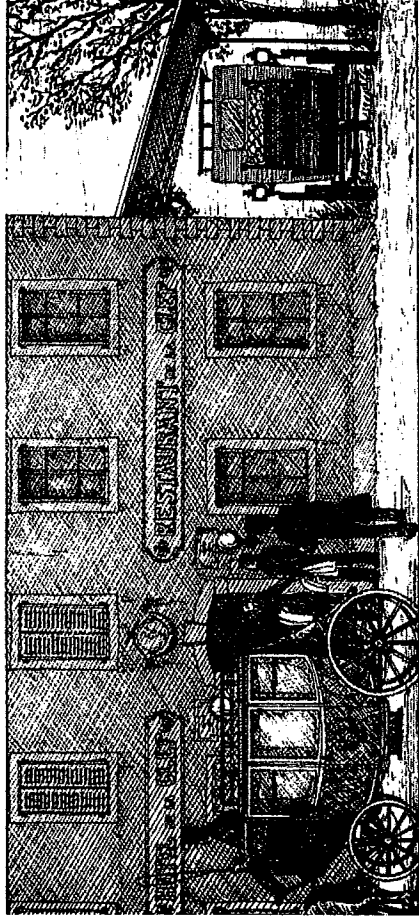
(Pierre Kropotkine, *Autour d'une vie, mémoires*, Paris 1919)

Le Vallon voit passer à cette période plus d'hôtes étrangers que jamais au cours de son histoire. En septembre 1872, James Guillaume et Adhémar Schwitzguébel représentent la Fédération jurassienne au congrès de La Haye de l'Internationale – et ils en sont exclus: c'est la rupture entre Marx et Bakounine, entre «autoritaires» et «fédéralistes anarchistes». Guillaume et Schwitzguébel ne rentrent pas tête basse: ils ont avec eux des Espagnols sur le chemin du retour, des réfugiés de la Commune de Paris, ils ont alerté les compagnons italiens. Tout ce monde se retrouve ici à Saint-Imier, à l'Hôtel de la Maison de Ville, pour fonder une nouvelle alliance.

C'était la fin de l'été 1872, à Naples. La Fédération napolitaine de l'Internationale des travailleurs m'avait délégué avec Cafiero pour la représenter au congrès qui devait se tenir en Suisse, raconte Errico Malatesta...

(Fabio Santin et Elis Fraccaro, *Malatesta, biographie en image d'une figure de proue de l'anarchisme italien*, Paris 2003)

CE JEUNOT FAISANT SES PREMIÈRES ARMES, TOUT HEUREUX DE POUVOIR ALLER AU CONGRÈS ET PEUT-ÊTRE MÊME PIER DE FAIRE ENTENDRE SA VOIX ET DE CONNAÎTRE BAKOUNINE, C'EST ERICO MALATESTA. L'ENTHOUSIASME, L'INEXPERIENCE, SOUVENT LA NAÏVETÉ, MAIS AUSSI L'IMMENSE VOLONTÉ DE SES DIX-NEUF ANS, SE FOND AVEC L'ESPRIT D'UNE ÉPOQUE SI PLEINE D'ÉVÉNEMENTS ET D'ESPOIRS INNOVATEURS. UNE SEMAINE APRÈS CETTE PREMIÈRE RENCONTRE AVEC BAKOUNINE, MALATESTA EST PRÉSENT À CE CONGRÈS HISTORIQUE QUI ÉTABLIT D'UNE MANIÈRE DÉFINITIVE ET NETTE LA SÉPARATION DE L'INTERNATIONALE ENTRE AUTORITAIRES – LES MARXISTES – ET ANTI-AUTORITAIRES – LES ANARCHISTES. UN CHOIX DÉSORMAIS NÉCESSAIRE QUI VOIT DU CÔTÉ DES ANTI-AUTORITAIRES LA GRANDE MAJORITÉ DES SECTIONS ET FÉDÉRATIONS DU MOUVEMENT OUVRIER NAÎSSANT.



LA MATRICE CLAIEMENT LIBERTAIRE, L'AUTONOMIE DES SECTIONS, L'ABSENCE DE TOUT ORGANE DIRIGEANT FONT COINCIDER CE 14 SEPTEMBRE AVEC LA DATE DE NAISSANCE DU MOUVEMENT ANARCHISTE. SONT PRÉSENTES LES FÉDÉRATIONS ET LES SECTIONS ITALIENNES, FRANÇAISES, ESPAGNOLES, JURASSIENNES, HOLLANDAISES ET AMÉRICAINES.

